

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Retour du Sacré
Rockeurs sanctifiés de Lucien Francoeur (Éd. de l'Hexagone)

Caroline Bayard

Number 30, Summer 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39892ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bayard, C. (1983). Review of [Le Retour du Sacré : *Rockeurs sanctifiés* de Lucien Francoeur (Éd. de l'Hexagone)]. *Lettres québécoises*, (30), 25–26.

Le Retour du Sacré

Rockeurs sanctifiés

de Lucien Francoeur

(Éd. de l'Hexagone)

La calligraphie a connu des fortunes diverses ici. Il y eut en temps jadis les enluminures du *Manifeste de l'Infonie* (1968). Vinrent plus tard les expériences de la Fabrique d'Écriture de Paul Chamberland et tous ses corrolaires (le *Prince de Sexamour*, *Demain les dieux naïtront*, *Extrême survivance*, *extrême poésie*) qui établirent d'autres rapports entre la visualité et le sens, un montage du trivial et de l'historique, de l'occasionnel et du politique, les découpures de journaux à sensation se collageant à des dessins d'enfants. On trouva là le chevauchement de l'artisanal et de la culture de masse, l'inscription soigneuse du scribe côte à côte avec les horreurs du Chili ou la farce tragi-comique du couple Nixon. Serait-ce un abus de dire qu'il fut un temps où tout le monde se mit au collage-montage en Amérique du Nord? À feuilleter feu *Hobo-Québec*, et les défunts *Main Mise* et *Cul Q* on eut cru que la majorité des poètes étaient partis sur les chemins disjoints de William Burroughs. Les fortunes et les mésaventures de cette veine-là, qui cultivait l'insolence, plongeait dans le pornographique, faisait de l'ordure un système et ne boudait pas l'idéologie non plus (dans un sain irrespect pour tous les pouvoirs et à fortiori pour les savoirs) eurent un effet salutaire sur nos sensibilités. Le collage-montage dérangeait, troublait, faisait trembler l'ordre de la page, sapait la sacro-sainte institution du textuel dont les blocs typographiques avaient trop longtemps appartenu à l'ordre sémantique, pas au visuel ni au tactile. Les Futuristes déments qui avaient voulu «mettre les mots en liberté», ont dû se réjouir dans leurs tombes.

Il faudrait remonter le cours des sillages Denis Vanier, Josée Yvon, Patrick Straram et même parfois Claude Beau-

soleil pour se remémorer le champ de ces prédictions-là. Entra Francoeur avec ses *minibrixies réactés* en 1972. Et pendant la décennie qui suit, il multipliera écrits et disques. Le rock et la poésie. Lyrisme, psychédélimisme, fragments de journal intime (voir *Le calepin d'un menteur* (1977)) et les syncopes chuchotées, haletées et hurlées de sa musique (*Chaud comme un juke box*) (CBS 1977), *Le retour de Johnny Frisson* (CBS 1980). Dix ans plus tard apparaissent les *Rockeurs sanctifiés*. À première vue on décèle dans ce dernier volume tous les tics de sa génération, l'explosion des citations (Donovan, David Bowie, Kolpatchky et le *Livre des Morts des Anciens Égyptiens*, Alcibiade, Minou Drouet) qui chevauchent, disjoignent photos, graphes, affiches, manchettes, membres féminins et masculins, épidermes et poils. Pas de veine ironique en ce lieu, point de pêle-mêle ville-mairien (ce dernier serait plutôt semblable à



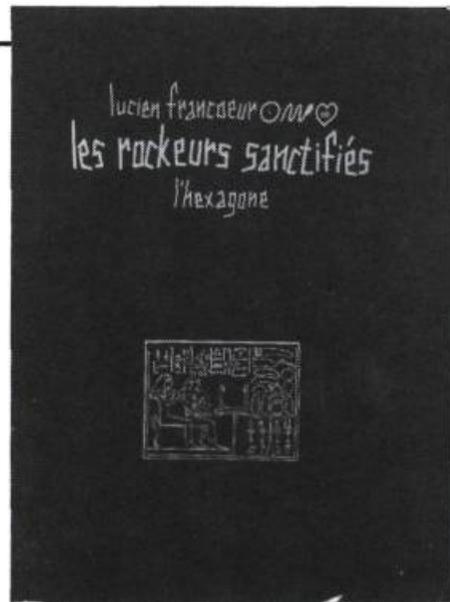
Lucien Francoeur

une comique mise en abyme) mais un tracé rhizomatique, errant, indéterminé, inarrêtable. C'est une voix qui donne la gamme de ses appuis, les arcs de son champ expérientiel. Voilà ce que je suis, qui je consomme, ce avec quoi je fraye. Voici qui m'a donné timbre, acoustique et profondeur. À l'opposé de Marcel Labine (voir *Spirale*, «Vérité païenne», mars 1983) qui voyait là un texte «totalitaire», «l'illustration parfaite du mythe du poète/prophète, le dépositaire du discours des discours», j'y lirais moi l'éclatement du sujet écrivant, la multiplicité, le décentrement, la diffraction. Francoeur est descendu sur la Place Apocalyptique, non avec les siens mais avec tous les débordements, les désordres, les excès. Là où rien n'est cohérent, ni ordonné, où les systèmes ont trouvé leur belle mort, crevé leurs rationalités. Là où les ordures et le savoir se cotoient dans une joyeuse et terrifiante convivialité. De l'Égypte au rock' and roll. Et dans la sexualité, dans un vaste et troublant androgynat où les identités se fudent et s'échangent. Mais là où Labine ne se trompe pas — et c'est en ce lieu précis que le bât le blesse, lui donnant ainsi le désir de se placer à côté, c'est sur la tension de ces éclats, de ces fragments de textes — images vers l'extase, vers le symbolique, vers le magique que la modernité des quinze dernières années a tellement refoulé, repoussé, si violemment méprisé qu'il est curieux de les voir revenir en force. Plus seulement chez Paul Chamberland mais parmi beaucoup d'autres à présent, à commencer par Madeleine Gagnon (voir *Au coeur de la lettre*), Jovette Marchessault (revenir à *La Lettre de Californie*) qui a fait couler quelque peu d'encre ces temps-ci, sans oublier François Charron. Serait-ce l'aboutissement de ce que certains historiens appellent — amèrement ou non — la grande débandade du Marxisme?¹ ou le début d'un irrépressible éclatement vers d'autres valeurs, d'autres segmentations que celles prônées par un Occident réductiviste, productiviste, réductionniste? Le ressac du sacré dans la poésie contemporaine n'est pas sans en troubler certains (Marcel Labine, Norman de Bellefeuille, Roger des Roches entre autres). C'est pourtant un sacré dépourvu des accents théologiques et autoritaires d'un passé récent autant que honni. Il est plutôt païen ce sacré:

il a plu cette nuit, ça paraît sur ma peau
 de reptile, ça ruisselle sur mes tatar-
 ges. c'est une pluie colorée qui déteint. c'est
 frisquet en plus; un temps à s'engancer les é-
 paules dans le makina. ça doit être l'au-
 tomne ou tout comme. je suis confortable dans
 ma peau de reptile. je rampe à mon goût.
 l'émance nourrit par les images les mots.
 je me glisse entre deux autos où je m'agenouille un
 moment pour mieux voir les textes sacrés bai-
 gnés dans leur encre.

si éclaté, diffracté dans le temps (de Râ à Morrisson) et l'espace (Orient, Californie) que je croirai vain de le craindre comme Absolu. Point de tentacules ici, de grandes explosions d'étoiles filantes plutôt. *Rockeurs sanctifiés* ressemble à

des tablettes fragmentées et fragiles qui auraient survécu à un incandescent éclatement planétaire. Ce n'est pas un, mais de multiples scribes qui parlent à travers leurs caractères chevauchants et tremblants. J'avais l'impression d'opérer



leur déchiffrement sur la planète Pluton. Nouvelles d'un univers distant et révolu qui avait pour nom Terre. À conserver et décoder pour l'an 2777. □

1. Remarque prêtée à l'historienne et romancière Régine Robin. (Colloque des études interdiscursives. Montréal, McGill, novembre 1982).

La Poésie II

Du muscle et de l'intelligence L'Imagination laïque

de Roger Des Roches
 (Éd. Les Herbes rouges)

*des attendons voir le résultat de nos résistances
 des attendons voir comment le corps va parler
 des sinon la dépense n'aura servi à rien
 des peut-être que l'aventure est sa propre limite*
 (p. 62)

La littérature d'avant-garde a toujours été, et sera sans doute toujours, une enfant indésirée. Elle fait partie des réalisations humaines devant lesquelles on hésite quant à l'attitude à adopter face à de telles oeuvres. On lit cette littérature avec curiosité, malaise et maladresse aussi. La remise en cause et la destruction qu'elle opère sur les valeurs traditionnelles rendent notre lecture inconfortable. Les oeuvres d'avant-garde font disparaître nos points de repère habituels. Il faut, pour les saisir, réinventer

les modes d'interprétation, rééduquer l'oeil de lecture et notre façon de penser.

Depuis *Corps accessoires* publié en 1970, Roger Des Roches n'a pas craint de mener plus avant ses recherches sur l'écriture. Il semble que le confort littéraire, le ronron d'une écriture bien propre et bien polie n'aient pas d'attrait pour lui. Son oeuvre en est une «musclée», sexuée, réalisée par la force du travail et le labeur. Le temps, le sang, les ébats amoureux et la lutte contre la mort en sont les axes essentiels. Rien n'est tran-

quille dans l'écriture de cet auteur pour qui le métier d'écrivain trouve sa justification dans l'interminable forage du langage. Son expérience d'écriture, il est prêt à la pousser jusqu'à la ruine de sa santé mentale. Les livres de Des Roches évitent les formules. Ils sont tous marqués du signe de la différence.

La poétique de Roger Des Roches se fonde sur l'exploration d'un langage où le corps et le sexe motivent l'intelligence de l'homme, cet «animal du *libre plaisir*»¹. Parler l'intelligence sexuée, rendre au corps sa parole réelle, «bandée», excitée, débarrassée des inhibitions, du poids moral de la censure sociale en osant toujours frôler la limite de la folie tellement l'écriture désire l'indécence, saccager l'idéologie bourgeoise, tels sont les buts que se fixe l'oeuvre de Des Roches. *L'imagination laïque* n'échappe pas à cette volonté. Il poursuit l'itinéraire d'une conscience moderne et lucide.

D'abord, le livre attire par sa présentation. Contrairement à l'habitude, il conserve les dimensions d'un manuscrit de 8½ par 11 pouces. Sur le haut de sa grande couverture beige on retrouve le titre: *L'imagination laïque* en grosses lettres majuscules mises en relief. Le nom